



Pourquoi Socle ?

En un temps où les repères au sein des sociétés humaines s'estompent ou semblent voler en éclats, chacun s'accorde à reconnaître qu'il « faut recréer du lien social ».

Mais un tel impératif ne se décrète pas. Il naît du vécu et du réel, il s'affermi au fil du temps, au cœur de sociétés tout à la fois ouvertes sur le monde et ancrées dans leurs territoires. En ce sens, cette vertu (au sens romain de virtus) qu'est la confiance s'impose en douceur, en tous temps et en tous lieux, comme le socle du bien commun.

C'est pour y réfléchir avec vous, mois après mois, que nous engageons ici, avec des experts venant de tous les horizons, une réflexion de fond sur la crise de confiance que nous traversons.

Car pour que société puisse rimer avec liberté, il faut un socle solide qui se nomme confiance, qualité décidément éternelle et universelle.

Gens de
Confiance



©Ferrante Ferranti

Mathieu Lours : « Le patrimoine est un héritage commun, socle de confiance et de fédération pour tous ceux qui acceptent de le recevoir et s'intègrent de fait à une communauté »

Historien de l'architecture, Mathieu Lours est spécialiste des cathédrales et du patrimoine religieux. Docteur en histoire, il enseigne à l'université de Cergy-Pontoise et en classes préparatoires aux grandes écoles, ainsi qu'à l'École Chaillot qui forme les architectes du patrimoine.

Que ce soit à travers ses nombreux ouvrages ou ses interventions dans différents médias, Mathieu Lours aime à rappeler la dimension bien vivante de notre patrimoine, et notamment de ses édifices religieux. Loin d'une approche purement structurelle, il souligne les raisons de leur édification, de leur forme comme de leur esthétique, et se fait le relais du message que ces monuments continuent de nous transmettre. Par-delà les siècles, le patrimoine est notre héritage commun, signe toujours actuel de rassemblement et de fédération.

D'où vient votre passion pour le patrimoine ?

L'histoire architecturale me passionne depuis mon enfance, passée entre France et Italie. D'une part, le besoin de connaissances a toujours constitué, chez moi, un fil conducteur ; il me semble au fondement de tout savoir. D'autre part, et au-delà de cette volonté encyclopédique d'en apprendre toujours plus sur l'histoire des églises, châteaux et autres monuments, je constatais une nette différence entre l'usage pratiqué en France, et son pendant italien. Le contraste était frappant entre la manière française, essentiellement patrimoniale, de considérer ces bâtiments, et l'approche italienne bien plus vivante. Dans la cité historique de San Leo par exemple, du côté de Rimini, où je passais mes vacances, le château se trouvait toujours au cœur de la vie des habitants, et la cathédrale, malgré la taille très réduite de la commune, fonctionnait comme une véritable cathédrale. Ces édifices vivaient. En reprenant l'analyse du grand architecte romain Vitruve, trois points peuvent être distingués sur un bâtiment : sa structure, sa beauté et sa fonction. Alors que l'approche française a souvent été principalement

structurelle et esthétique, la fonction restait primordiale en Italie. Elle constitue en effet l'essence du patrimoine. Ce n'est qu'à partir des années 1980, et entre autres grâce à la publication de *La Cathédrale* d'Alain Erlande-Brandenburg (Fayard, 1989), que la dimension fonctionnelle a pu être prise en compte, en France, dans les études historiques. Si l'on prend l'exemple des édifices chrétiens, leur structure s'explique avant tout par la liturgie. C'est cette vision complète de l'architecture qui motive mon travail.

Dans votre ouvrage Églises en ruine (Cerf, 2020), vous abordez le rôle de ces bâtiments. Quel message nous adressent-ils ?

Deux grands cycles coexistent dans la vie des édifices religieux. D'une part, ils sont tributaires des communautés humaines au cœur desquelles ils s'insèrent, et donc des zones de peuplement et de dépeuplement qui se dessinent au cours du temps. Aujourd'hui, les églises des villages se trouvent surdimensionnées et certaines se détériorent, quand de nouvelles églises sont parfois construites en territoire urbain. D'autre part, ces édifices peuvent subir des

destructions volontaires. En France, les guerres de religion du XVI^e siècle ont par exemple occasionné de nombreuses attaques et pillages envers les églises. La Révolution française a provoqué moins de destructions massives des bâtiments mais, en revanche, une grande partie en a été vendue à des promoteurs à la suite de la nationalisation des biens du clergé.

Dès le XIX^e siècle, un processus de patrimonialisation se met en marche. Le romantisme de l'époque accorde une place de prédilection aux ruines, qui interrogent sur l'existence humaine et le passage du temps, à tel point que les ruines s'en trouvent presque sacralisées. Un classement des monuments historiques est institué. Notons que cet attachement aux ruines ne vaut que pour celles du passé. Nulle place n'est accordée aux ruines de bâtiments contemporains qui rappelleraient trop le manque d'entretien ou l'abandon, et sont donc, le cas échéant, entièrement arasées.

Un monument véhicule un message toujours actuel. Ce terme vient d'ailleurs du latin « *monere* » qui signifie « avertir ». Les monuments historiques nous « avertissent » donc que rien n'est immortel, mais que, même blessé, un édifice peut conserver une force mémorielle qui lui survit. Il devient porteur de sens et symbole d'un événement ou d'une époque. Du reste, l'engouement pour la restauration des

Là est le paradoxe : l'Occident ne se pense plus comme chrétien, mais le monde entier pense l'Occident comme chrétien !

ruines est une passion très française, que l'on pense à Napoléon III qui lança la rénovation du château de Pierrefonds ou, plus récemment, à celle de la flèche de la basilique Saint-Denis ou, évidemment, au chantier de Notre-Dame.

Vous insistez sur la nécessité de (re)faire des pôles de vie, de réflexion et de création autour du patrimoine architectural. N'y a-t-il pas là un anachronisme ?

Il est tentant de se désoler d'un usage moindre des églises en ces temps où semble sévir une déchristianisation de la France. Si la pratique dominicale est effectivement en baisse, le suivi de la messe n'est pas, pour autant, la seule mesure de la religion catholique. Une église peut être utilisée religieusement de diverses façons, que ce soit pour des temps de prière ou d'enseignement, des œuvres de charité... De multiples activités culturelles gravitent également autour de l'usage catholique, une église pouvant très bien accueillir un concert de musique ou une exposition artistique par exemple. Il ne faut pas s'empêcher d'imaginer des

usages partagés, en lien avec la fonction première d'un édifice.

En outre, les clochers des villages revêtent une dimension identitaire forte et constituent un signe fondamental dans les paysages français. Chaque citoyen, croyant ou non-croyant, est concerné par l'entretien courant des églises et peut se permettre au besoin de rappeler la municipalité à son devoir. Souvenons-nous qu'en 1905, avec la loi de séparation des Églises et de l'État, les mairies ont récupéré les sources de revenus nécessaires à la conservation des églises, en même temps que la propriété immobilière de ces dernières. N'oublions pas néanmoins l'affectation exclusive des églises au culte catholique ; seul le clergé est habilité à en autoriser un autre usage ou à permettre une éventuelle destruction après désacralisation. Le lancement d'un chantier de démolition d'une église du XIX^e siècle par la municipalité d'Abbeville en 2013, sans avoir demandé la désacralisation du bâtiment auparavant, a fait scandale à l'époque.

Le patrimoine est-il un facteur de fédération au sein de nos sociétés modernes ?

Non seulement notre patrimoine architectural religieux reste un facteur de fédération, mais les mutations sociales actuelles l'intègrent encore davantage : d'une part, parce que beaucoup de nouveaux arrivants en France sont chrétiens ; d'autre part, parce que les migrants d'autres familles spirituelles ont une idée de l'Occident comme civilisation chrétienne. Là est tout le paradoxe : l'Occident ne se pense plus comme chrétien, mais le monde entier pense l'Occident comme chrétien ! Le rôle du patrimoine religieux s'inscrit dans la latence : il est l'un des derniers pôles du patrimoine occidental que l'on ne peut nier, l'un des témoins irréfutables de l'histoire d'une civilisation. Quoi que l'on fasse ou que l'on dise, il est là. Il est impossible de faire comme s'il n'existait pas. C'est quelque chose qui résistera à toutes les tentatives de déconstruction. Grâce à sa capacité à rassembler des citoyens de tous horizons, c'est peut-être d'ailleurs autour du patrimoine que se tisseront les liens de confiance nécessaires à la reconstruction d'une société plus harmonieuse.

Il est important de ne pas faire table rase de notre passé car tout ce patrimoine est un signe de confiance pour la suite. Le patrimoine dont nous prenons soin aujourd'hui est sans doute le creuset de la France de demain. Plus les personnes se trouvent enracinées sur un territoire, plus il est permis d'espérer qu'elles le respectent. En somme, le patrimoine est un héritage commun, socle de confiance et de fédération pour tous ceux qui

Entretien avec Mathieu Lours

acceptent de le recevoir et s'intègrent de fait à une communauté.

La France reste la première destination touristique mondiale. Que vous inspire ce constat ?

Le patrimoine dans son ensemble (architectural, artistique, gastronomique, œnologique, etc.) positionne la France comme la nation du luxe, avec une offre particulièrement haut de gamme. Cet aspect commercial ne doit cependant pas occulter la dimension pédagogique de notre patrimoine. Nous possédons, sur notre territoire, la matière pour devenir en quelque sorte l'école du monde. Les doctrines françaises de restauration du patrimoine peuvent rayonner dans le monde entier. La France gagnerait beaucoup à valoriser davantage ces savoir-faire, avec des enjeux économiques à la clé, mais pas seulement.

Les années Mitterrand ont constitué un tournant dans le phénomène de patrimonialisation, sans doute dû à la culture classique de ce président. La plupart des initiatives de cette époque, comme les

Journées du patrimoine, n'ont jamais été remises en cause par les gouvernements suivants. La véritable nouveauté de ces dernières années tient à la démocratisation du patrimoine, visible par le foisonnement associatif toujours plus vigoureux autour de cette question. Nombre d'associations naissent autour d'un projet de sauvegarde d'un bâtiment, et ont l'immense mérite de réunir des personnes de tous horizons. Au-delà des convictions politiques, des critères socio-économiques, des croyances religieuses, le patrimoine rassemble ! Ce modèle associatif de promotion du patrimoine est caractéristique de la France, à rebours du modèle britannique, promouvant l'action de grandes fondations, ou du modèle italien reposant sur le mécénat. La France pourrait très bien se faire ambassadrice de ce modèle auprès de pays émergents qui auraient intérêt à le développer. Géopolitiquement, les régimes autoritaires tendent à se réapproprier le patrimoine de manière identitaire. Les démocraties gagneraient sans doute à intégrer le sujet encore davantage, à leur manière. ■

REPÈRES

Mathieu Lours



© Josse Lebastard

Né en 1974, Mathieu Lours est docteur en histoire, spécialiste de l'histoire de l'architecture, notamment des cathédrales et du patrimoine religieux. Il enseigne depuis 1996 en tant que professeur agrégé et soutient sa thèse de doctorat en 2006 (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne). Depuis 2003, il est chargé d'enseignement en histoire de l'architecture à l'université de Cergy-Pontoise. Il est également professeur de chaire supérieure d'histoire des arts en classes préparatoires aux grandes écoles au lycée Janson-de-Sailly depuis 2011. En 2018, il rejoint le laboratoire Histara de l'École Pratique des Hautes Études (EPHE) en tant que chercheur associé. Depuis janvier 2022, il est responsable du champ disciplinaire « Histoire de l'architecture » de l'École de Chaillot – école formant les architectes du patrimoine.

Mathieu Lours a publié de nombreux ouvrages, parmi lesquels : *Notre-Dame des siècles – Une passion française* (Cerf, 2021), *La grâce des cathédrales, trésors des régions de France* (Place des Victoires, 2021), *Histoire secrète des cathédrales* (Ouest France, 2021), *Églises en ruine – Des invasions barbares à l'incendie de Notre-Dame* (Cerf, 2020), *Paris et ses églises, du Grand Siècle aux Lumières* (Picard, 2016), *L'autre temps des cathédrales* (Picard, 2010). Il est également l'auteur, aux éditions Citadelles et Mazenod, des livres d'art *Cathédrales d'Europe* (2011) et *Architectures sacrées* (2016).

Mathieu Lours: "Patrimony is a common heritage, a foundation of trust and unity for all those who accept to welcome it and become part of a community"

An architectural historian, Mathieu Lours specializes in cathedrals and religious heritage. He holds a doctorate in history and teaches at the University of Cergy-Pontoise and in preparatory classes for the Grandes Écoles, as well as at the École Chaillot, which trains heritage architects. Through his numerous books and contributions to various media, Mathieu Lours likes to remind us of the living dimension

of our heritage, and particularly of its religious buildings. Far from a purely structural perspective, he emphasizes the reasons for their construction, their form, and their aesthetics, and conveys the underlying message that these monuments continue to impart. Across the centuries, patrimony is our common heritage, an ever-present sign of togetherness and belonging.

EXTRAITS & RÉFÉRENCES

L'impact du patrimoine sur l'inconscient collectif

Durant notre entretien, Mathieu Lours a évoqué à plusieurs reprises l'impact difficilement mesurable, mais essentiel, du patrimoine sur l'inconscient collectif.

Le patrimoine comme catalyseur du sentiment communautaire

« Le patrimoine se vit un peu comme une histoire de poupées russes. On commence par s'attacher aux édifices locaux, qui nous renvoient à notre patrimoine régional, qui lui-même s'insère dans le maillage du patrimoine national. De la petite église au château fort du village, de la forteresse ducale à la cathédrale, on en arrive aux demeures royales, aux grandes abbayes, aux lieux marquants de l'histoire nationale. Le patrimoine donne accès, de chez soi, à la grande histoire du pays. Loin de nous enfermer sur un territoire, il nous donne envie, en suscitant une première émotion, d'aller voir plus loin, de retrouver l'essence de cette vibration en d'autres lieux, encore plus grands, avec d'autres personnes. Il donne à vivre un sentiment d'ordre à la fois communautaire et esthétique, capable de fédérer, de créer et de conserver une cohésion entre des personnes aux parcours parfois très différents.

Cela s'observe d'autant plus dans les endroits dénués de monuments ou de vestiges du passé, quelle que soit leur importance – un lavoir, aussi banal puisse-t-il paraître, nous parle encore de notre histoire. Ces territoires sont un véritable *no man's land* identitaire. Nul lieu qui puisse rassembler, qui appartienne et évoque quelque chose à tous. En revanche, dès qu'un monument se dresse, en zone périurbaine par exemple, il joue son rôle *de facto*. Les nouveaux arrivants s'y raccrochent. Cela va du château du XIX^e siècle réhabilité en médiathèque à l'ancienne mairie restaurée, en passant par les communautés paroissiales qui accueillent des personnes venues d'autres continents. Soit dit en passant, les bâtiments du XIX^e siècle sont d'ailleurs un véritable sujet de préoccupation : ils sont très nombreux mais peu sont classés monuments historiques, et risquent de se détériorer faute de fonds suffisants pour les entretenir. Évidemment, des bâtiments contemporains, des années 1960 ou 1970 par exemple, peuvent aussi faire leurs preuves et catalyser un besoin d'enracinement. Encore une fois, il est essentiel de ne pas faire table rase du passé car c'est notre futur qui risque de s'en trouver compromis. »

L'attachement des peuples à leur patrimoine

« Pour revenir sur l'aspect esthétique ou émotionnel du patrimoine, il me semble qu'il existe une action d'infusion du patrimoine. Il est là. Cette simple présence a de la valeur. Elle crée une habitude visuelle. Le jour où le monument fait défaut, il manque. L'exemple de Notre-Dame nous le montre. Peu de personnes la regardaient réellement. Elle était photographiée sous tous les angles, certes, mais pas forcément contemplée. Pourtant, son incendie a bouleversé la France entière et l'onde de choc s'est même répercutée bien au-delà de nos frontières.

L'émotion liée aux bâtiments témoins d'un passé a quelque chose d'universel. Tous les peuples du monde sont liés à leur patrimoine. Toutes les tentatives qui ont été faites pour éradiquer cet attachement, que ce soit en URSS, au Cambodge ou ailleurs, ont fini par échouer. Le fait d'attenter à une histoire ou à une culture est universellement reconnu comme un crime terrible, presque du même ordre qu'un génocide. En lançant la reconstruction de la cathédrale du Christ-Sauveur à Moscou en 1995, Boris Eltsine avait compris ce besoin viscéral de réconcilier un peuple au moyen du patrimoine. »



LE REGARD DE GENS DE CONFIANCE

Partager le patrimoine : de l'émotion à la confiance

À l'approche des fêtes de Noël et du Nouvel An, il est bon de sentir le souffle de l'Histoire nous réconforter dans les périodes de doutes que nous traversons ! Car l'art pédagogique de Mathieu Lours est ici de nous faire saisir à quel point le patrimoine, loin d'être une chose figée et désuète, s'impose au contraire comme facteur de cohésion et générateur de confiance. L'un des enseignements que l'on peut tirer de son exposé est qu'il existe une intime connivence entre capital matériel et capital immatériel. En effet, les vieilles pierres que nous aimons ou qui nous fascinent – consciemment ou non – sont bien plus que de la matière brute. Elles semblent avoir une existence propre qui forme un référent dans notre vie au quotidien. Comme le souligne Mathieu Lours, « grâce à sa capacité à rassembler des citoyens de tous horizons, c'est peut-être autour du patrimoine que se tisseront les liens de confiance nécessaires à la reconstruction d'une société plus harmonieuse ».

Gens de Confiance saisit d'emblée la nature subtile d'une telle approche. Pourquoi ? Lorsque l'un de nos membres loue sa maison de vacances ou vend un

objet, il y a là – qu'on le veuille ou non – un rapport particulier au patrimoine que l'on prête ou que l'on cède. Subsiste toujours une interrogation secrète quant à la manière dont les choses vont se dérouler et sur le lien qui va se créer entre le nouvel arrivant ou propriétaire, et l'objet qui est à la source de cet échange.

Au XIX^e siècle, le poète français Alphonse de Lamartine (1790-1869) avait émis un questionnement : « *Objets inanimés, avez-vous donc une âme qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?* » De fait, sans confiance, il est difficile de se séparer – fût-ce momentanément – d'un objet auquel nous sommes attachés. Si Gens de Confiance peut, par son réseau et sa raison d'être, faciliter cet échange subtil entre matériel et immatériel, nous aurons contribué à renforcer et fluidifier les relations au sein de notre communauté, en partant d'une passion partagée pour le patrimoine, lequel, aussi petit soit-il, nous fascine, nous anime et nous unit.

Ulric Le Grand
cofondateur de Gens de Confiance

La philosophie de Gens de Confiance

Individualisme exacerbé ? Délitement des structures traditionnelles d'entraide ? Oubli du respect d'autrui, et de la parole donnée ? De fait, les sociétés contemporaines s'interrogent sur leur devenir.

Ce constat a présidé à la naissance, en 2015, de Gens de Confiance, plateforme de petites annonces, basée sur la confiance et la courtoisie, ouverte à tous, sur recommandation. Ses petites annonces en font un laboratoire dans l'espace virtuel complexe qu'est internet. Par cette symbiose entre la technique et l'humain, Gens de Confiance n'a pas la prétention

de changer le monde, mais plus modestement de favoriser la renaissance de la confiance, ce lien subtil qui lie les uns aux autres au sein d'un réseau. Gens de Confiance transpose ainsi, dans l'universalité du monde numérique, l'ancien système de connexions qui existait hier au sein du village. Cette démarche va bien au-delà d'un simple échange de biens et de services. Elle vise à recréer, très concrètement, du « lien social ». Via cette lettre, nous entendons ainsi apporter notre contribution au débat public sur la renaissance de la confiance comme socle des sociétés humaines.